

mélodie élégiaque et de la romance sentimentale, se mariait à merveille avec leur poésie, généralement amoureuse, pleine de douceur, de simplicité et de tendresse⁽¹⁾. Les poètes, qu'on nommait *harahuecus* (Harawijkuna), mot qu'on ne saurait mieux rendre que par celui de *Troubadours*, composaient aussi des chants héroïques pour rappeler les hauts faits de leurs rois, et les chantaient publiquement dans les grandes solennités. Les belles-lettres avaient fait de tels progrès que les Incas parvinrent à composer des comédies et des tragédies⁽²⁾ que les nobles de la Cour représentaient devant le monarque. Le drame d'Ollantai, mieux que tout autre spécimen, permettra de juger de cette littérature. En dehors du mérite historique et des nombreuses beautés qu'il renferme, ce drame, étant l'unique monument qui nous reste du génie des Incas en matière de poésie, vaut à lui seul, dans mon opinion, toute une littérature. C'est pourquoi, dans les chapitres suivants, nous avons cru devoir nous étendre longuement sur son antiquité, de manière à ne laisser aucun doute à cet égard.

La branche des connaissances humaines dans laquelle les anciens Péruviens réalisèrent le moins de progrès, est celle des beaux-arts. Leurs monuments, construits d'énormes blocs de pierre, révèlent sans contredit beaucoup de puissance, et l'aspect en est grandiose, mais ils sont dépourvus de goût architectonique. Quant à la peinture et à la sculpture, ces peuples étaient encore plus arriérés. Il est hors de doute cependant qu'ils n'ignoraient pas complètement ces deux arts; la tradition évoque le souvenir de certaines peintures⁽³⁾, et l'on peut observer sur leurs vases antiques et sur leurs tissus, de même que sur leurs idoles, une foule de dessins aux couleurs variées. Néanmoins, on peut affirmer que la peinture et la sculpture étaient encore tout-à-fait dans l'enfance parmi eux.

Ce qui a constamment appelé l'attention et mérité les éloges des historiens péruviens, ainsi que de tous ceux qui se sont occupés de ces temps reculés, c'est la pureté de mœurs de ces peuples. Pour eux, la morale n'était pas uniquement un devoir, c'était un dogme. Les Incas se regardant comme les fils du Soleil, cette origine divine communiquait à leurs lois et à leurs moindres commandements un caractère sacré. Ceux

⁽¹⁾ Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 26 et 27.

⁽²⁾ Prescott, *Conquête du Pérou*, chap. 4.

⁽³⁾ Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. V, Cap. 23.

qui les violaient étaient regardés comme coupables de sacrilège et irrémissiblement condamnés au dernier supplice⁽¹⁾. Cette soumission, qui s'étendait aux enfants à l'égard de leur père et de leur mère, aux inférieurs à l'égard de leurs supérieurs et aux sujets à l'égard des autorités, bien qu'impliquant tous les défauts inhérents à un système d'absolutisme excessif, réussit à produire sous le gouvernement patriarcal de monarques prudents et ayant à cœur le bonheur de leurs sujets, des résultats admirables. Dans les moindres détails, dans le simple salut que se font les indigènes, on peut constater cet esprit de haute moralité. Ama-suwa, ama-llulla, ama-kulla : *Ne vole pas, ne mens pas, ne sois pas oisif*, dit la personne qui salue, et l'autre lui répond : *Hinallataj kanpas : Qu'il en soit ainsi de toi*. Voilà comment l'un des actes les plus simples et les plus fréquents de la vie renfermait tout un code de morale. On voit encore par là que si l'oisiveté est considérée par les moralistes comme la mère de tous les vices, les Incas ne l'envisageaient pas moins sévèrement, puisqu'ils la regardaient comme un crime aussi abominable que le vol et le mensonge. Les femmes publiques, dont le genre de vie dans leur opinion n'avait pas d'autre cause que cette oisiveté, étaient l'objet d'un tel mépris et d'une telle répulsion qu'ils leur interdisaient le séjour des villes et des villages, et les reléguèrent dans les campagnes, d'où leur est venu le nom de : *Pampay-runá*, qui équivaut à *Femmes des lieux inhabités*⁽²⁾. Nous avons déjà vu le respect qu'ils professaient pour la vir-

⁽¹⁾ Marmontel dit en parlant des Incas : « Ce fut partout le caractère de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines ; mais chez un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple et doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques et de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'était que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnaissance au gouvernement juste et sage qui faisait sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendait les lois comme inutiles : elles étaient préservatives et presque jamais vengeresses. » (*Les Incas*, chap. 2.)

— Cantu, en parlant de la morale des anciens Péruviens, s'exprime ainsi : « Leur morale se réduisait à trois défenses : *n'être ni voleurs, ni oisifs, ni menteurs*. Comme ils étaient persuadés que les désastres publics et privés provenaient des crimes commis, ils allaient dénoncer aux juges ceux même que couvrait le secret ; s'il faut en croire Vega, c'est tout au plus si, sur un territoire aussi étendu, il se trouvait dans une année un délit punissable. Il n'est donc pas surprenant que d'Acosta regarde les Péruviens comme supérieurs aux Grecs et aux Romains en fait d'institutions politiques. » (*Histoire Universelle*, livre XIV, chap. 8.) — Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. II, Cap. 13.

⁽²⁾ Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^a Part., Lib. IV, Cap. 16.

ginité, au point de consacrer cet état au culte divin ; mais ils ne tenaient pas en moins haute estime le mariage, lequel constituait un devoir imposé par les lois. Chaque année, en effet, on choisissait les jeunes gens et les jeunes filles qui étaient arrivés à l'âge nubile, et on les mariait. C'était l'Incas lui-même, dans la capitale, et les Caciques, dans les provinces, qui donnaient aux maris leurs épouses respectives (1). Ainsi, la classe des célibataires, non moins pernicieuse que les courtisanes quand le célibat est érigé en système comme conséquence de la licence des mœurs et de la mollesse, ne se composait que des rares individus qui, en raison de circonstances particulières, telles qu'une mauvaise santé, continuaient à rester garçons. Les femmes mariées, vouées aux soins de la famille, aux occupations domestiques et à la confection de vêtements pour leurs maris et leurs enfants, jouissaient d'une grande considération à cause de leurs vertus (2). L'adultère passait pour un crime très-grave et celui qui le commettait était condamné au gibet, ni plus ni moins que le voleur, le meurtrier et l'incendiaire (3). Les veuves n'avaient pas

(1) Après avoir décrit les grands préparatifs de la fête consacrée au mariage, Marmontel poursuit ainsi : « Alors s'avancent les amants que l'âge appelle aux devoirs d'époux, et rien de plus majestueux que ce cercle immense, formé d'une florissante jeunesse, la force et l'espoir de l'État, qui demande à se reproduire, et à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé, fille du travail et de la tempérance, y règne et s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même. « Enfants de l'État, dit le prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre et d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est un malheur que de vivre et que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il élève la voix, qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour : c'est à moi d'écouter ses plaintes. « Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil, mon père, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire et à perpétuer le nombre des heureux. » On n'entendit pas une plainte, et mille couples, tour à tour, se présentèrent devant lui. « Aimez-vous, observez les lois, adorez le Soleil, mon père, » leur dit le prince ; et pour symbole des travaux et des soins qu'ils allaient partager, il leur faisait toucher, en se donnant la main, la bêche antique de Manco, et la quenouille d'Oello, sa laborieuse compagne. » (*Les Incas*, chap. 30.)

Cantu, dans son *Histoire universelle*, dit à ce sujet : « Les mariages se célébraient à des époques déterminées, selon la volonté de l'Inca ou des Curacas, et toujours entre parents ou concitoyens. La femme, une fois mariée, sortait peu de sa maison, où elle s'occupait à filer et à tisser. » (Livre XIV, chap. 8.) — Voy. aussi Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. IV, Cap. 8.

(2) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. IV, Cap. 13.

(3) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. IV, Cap. 19.

moins de droits à l'estime publique. Elles vivaient dans une sorte de retraite et dans le recueillement, et elles étaient tenues d'observer une conduite exemplaire. Si elles venaient à se remarier, ce qui arrivait rarement, elles étaient assez mal vues, de même que leurs fiancés, à moins que ceux-ci ne fussent également veufs (1). Ce haut degré de considération dont jouissait la femme chez les Incas n'est pas le trait le moins saillant de l'état de culture morale de ce peuple.

Non-seulement les historiens péruviens, mais une foule de penseurs et d'écrivains renommés, en remuant les cendres encore chaudes de cette civilisation aujourd'hui éteinte, ont rendu largement hommage au Pérou des Incas.

L'érudit Barcia, dans son épître dédicatoire de *Los Comentarios Reales* de Garcilaso, adressée à Philippe V, s'exprime en ces termes : « Le monde lit avec admiration la description de ce gouvernement de barbares fondé sur une politique si sage qu'il rivalise avec ceux des anciens Grecs et des anciens Romains que les Incas surpassèrent en vertus sans jamais descendre aussi bas dans le vice. » Le savant Puffendorf, dans son *Introduction à l'Histoire des principaux États existant aujourd'hui en Europe*, dit : « Il y a peu de nations qui puissent se vanter d'avoir été supérieures aux Incas dans l'établissement de sages règlements politiques. » Dans un autre passage, il ajoute : « Les anciens habitants (les Incas) ne sont sous aucun rapport aussi ignorants et barbares que le croient beaucoup de gens, car il existait chez eux des lois et des mœurs dont l'absence devrait être la honte des Européens. » Le chevalier Jaucourt (2) pense que « Manco-Capac et Confucius ont été des législateurs qui ont rendu les hommes plus modérés et plus humains, et partant plus honnêtes aussi, et que pendant une période de cinq cents ans, il y a eu en Chine et au Pérou plus d'hommes de bien et de gens heureux que depuis le commencement du monde sur le reste de la terre. »

Cantu, Marmontel et d'autres écrivains également renommés, pourraient aussi nous fournir des jugements non moins honorables pour la nation dont nous retraçons à grands traits le tableau.

Puisse la postérité en dire autant des Hispano-Américains d'aujourd'hui !...

Dans ce tableau, la figure de Manco-Capac se détache entre toutes et

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. IV, Cap. 7.

(2) Passage cité par Don Ignacio de Castro dans ses célèbres *Fiestas del Cuzco*, p. 9.

apparaît à nos yeux dans des proportions colossales. Pleines de poésie, comme toutes les fables ayant trait à l'origine des peuples primitifs, les diverses traditions relatives à l'apparition de ce grand homme sur la terre et à la fondation de la ville du Cuzco ⁽¹⁾ se sont conservées jusqu'à nous. La légende la plus populaire est la suivante ⁽²⁾. La vie des anciennes tribus nomades était un chaos d'ignorance, d'immoralité et de barbarie. Le Soleil, père et Dieu de l'univers, et la Lune, son épouse et sa sœur, pris de compassion à la vue de l'état malheureux des hommes, résolurent de les tirer de ce chaos. Ils envoyèrent à cet effet dans le monde leurs enfants Manco-Capac et Mama-Occllo, qui surgirent, comme par enchantement, du lac de *Titicaca*. Ainsi ce lac, qui se trouve sur les confins méridionaux du Pérou par 17 degrés de latitude australe, et qui est le plus beau et le plus grand de l'Amérique du Sud, fut considéré par l'imagination des aborigènes comme le lit nuptial du Soleil et de la Lune, le lieu où vinrent à la lumière du jour les premiers-nés, fruit de cet hymen divin. C'est dans une île de ce lac, où l'on érigea plus tard le premier temple en l'honneur du Soleil, que Manco-Capac et sa sœur Mama Occllo, passèrent leurs jeunes années, bercés par les fraîches brises du lac, se livrant à la contemplation de leurs célestes parents, sous les caresses des étoiles considérées comme des divinités inférieures au service des grands astres auxquels elles devaient l'existence. Arrivés à l'âge de quatorze ans, le frère et la sœur s'unirent par les liens sacrés du mariage, obéissant en cela aux ordres du Soleil qui leur révéla leur mission surnaturelle. Donnant à Manco-Capac une verge d'or, d'une demi-aune de long et de deux doigts d'épaisseur, il dit aux jeunes époux : « Allez là où vous conduira la destinée, et partout où vous vous arrêterez, soit pour étancher votre soif, soit pour vous reposer et vous abandonner au sommeil, plantez dans le sol cette baguette, et à l'endroit

⁽¹⁾ Le nom de cette ville est toujours précédé de l'article. Au Pérou, personne ne parle autrement. On doit dire *le Cuzco*, malgré l'usage contraire de quelques écrivains français, comme on dit *le Caire*, *la Haye*, etc.

⁽²⁾ On trouvera toutes ces diverses traditions relatées par Prescott, dans son ouvrage : *Conquête du Pérou*, livre I, chap. 1; dans Lorente : *Historia Antigua del Peru*, Lib. III, Cap. 2; et surtout dans Garcilaso de la Vega : *Comentarios Reales*, 1^{re} Part., Lib. I, Cap. 15, 16, 17, 18 et 19. La tradition que nous rapportons ici est tellement répandue parmi les Péruviens et plus particulièrement parmi les Cuzcaïns, que nous ne croyons pas que chez ces derniers elle soit ignorée de qui que ce soit; d'autre part, c'est celle que Garcilaso avait entendue des lèvres d'un de ses oncles.

où elle s'enfoncera complètement et d'un seul coup, là vous fixerez votre séjour et établirez votre cour; car c'est là que vous trouverez la nation que vous êtes appelés à conquérir et à gouverner. Enseignez aux hommes le culte qu'ils me doivent pour les bienfaits que je répands chaque jour à flots sur la terre, et l'obéissance à laquelle ils sont tenus envers vous qui êtes mes enfants et que j'envoie pour les rendre bons et heureux. »

Investi de cette mission divine, le couple céleste sortit de l'île de *Titicaca*, et guidé en quelque sorte par une puissance mystérieuse, il s'achemina dans la direction du Septentrion. Pendant bien des jours et des nuits, les jeunes époux marchèrent sans pouvoir plonger dans le sol la baguette sacrée, jusqu'à ce qu'une nuit, après avoir franchi une distance de quatre-vingts lieues environ, ils arrivèrent à un endroit où ils se sentirent saisis du secret pressentiment qu'ils se trouvaient dans le voisinage du pays à la recherche duquel ils étaient. A partir de ce moment-là, ce site s'est appelé *Pakari-Tampu*, qui veut dire *Lieu de l'aube*, et les indigènes qui, plus tard, l'habitèrent, étaient fiers d'y être nés et y élevèrent un temple magnifique consacré au Soleil : car, d'après la tradition dont nous donnons ici le récit, les voyageurs divins, obéissant au pressentiment de leur cœur, s'y étaient levés dès l'aube du jour pour poursuivre leur pérégrination.

En effet, vers l'heure de midi, ils atteignirent le sommet du mont *Huanacauri* où, d'après la légende, la verge d'or s'enfonça dans le sol et disparut pour jamais. Quant à l'étymologie du nom donné à ce mont, ce nom signifie : « C'est ici qu'il faut se reposer ! » En langue quechua, *Wanaya* non-seulement le sens de *se réformer*, mais aussi celui de *se reposer*, *trouver un lieu de repos*, et si l'on y ajoute la désinence *Kayri*, *ici*, le mot *Wana-Kayri* prend la signification que nous venons de lui donner. Je ne me rappelle pas si les historiens des premiers temps de la conquête qui, en espagnolisant ce mot, en ont fait *Huanacauri*, ont donné l'explication de cette étymologie, qui est extrêmement curieuse et intéressante en raison de sa conformité avec la tradition.

Une fois sur la terre promise, Manco-Capac et sa compagne descendirent dans la plaine où s'élève aujourd'hui la ville du Cuzco, et qu'habitaient alors les Quechuas, dont les nombreuses tribus et peuplades s'étendaient jusqu'aux rives du fleuve *Apurimac* ⁽¹⁾, de son affluent le

⁽¹⁾ Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part. Lib. III, Cap. 12.

Huillcamayo et de l'Amancay. L'Inca entreprit de conquérir les tribus du Nord ; la Coya, son épouse, celles du Midi, et la nouvelle doctrine, ainsi que les préceptes nouveaux qu'ils prêchaient, furent acceptés avec docilité, sous l'influence de la splendeur divine qui rayonnait autour des hôtes célestes, à tel point que cette docilité ne tarda pas à se convertir en superstition et en fanatisme religieux. Ce fut à ce moment qu'on jeta les fondements de l'ancien Cuzco, et on lui donna ce nom, parce qu'en quechua, il signifie : *Nombril, centre, milieu, partie principale de toute chose*. En raison des auspices surnaturels sous lesquels cette ville avait été fondée, et de ce qu'elle avait été le séjour habituel des fils de Dieu, elle fut regardée dans tout l'Empire comme une chose sacrée et un objet de vénération (1).

Que de fois dans le Cuzco moderne, qui n'est plus aujourd'hui que la tombe d'un passé de grandeurs (2), en contemplant des fenêtres de la maison paternelle, au Sud, les cimes grisâtres du mont Huanacauri, ma pensée ne s'est-elle pas reportée sur Manco-Capac ! Je me figurais voir ce grand homme, couronné de son génie puissant comme d'une éclatante auréole, se présentant devant les tribus nomades de ces contrées. Supérieur à son époque, sa grande âme renferme à elle seule les germes d'une ère nouvelle, et, pour s'imposer, il cherche dans le ciel et parmi les astres, l'origine d'une race qu'il appelle divine. Il fait du plus grand lac du Pérou un berceau digne d'une si illustre naissance. Sa voix, inspirée par le sentiment de sa grande mission, entraîne après lui toutes ces hordes de sauvages qui l'écoutent et lui obéissent comme à un oracle. C'est alors que se dessinent les lignes de la cité sainte, que surgissent des temples magnifiques consacrés à la nouvelle religion ; les huttes des sauvages font place à d'autres demeures commodes et somptueuses, qui reçoivent sous leurs toits une société nouvelle ; on bâtit de superbes palais pour les Vierges du Soleil et pour le Roi-Dieu qui va créer en ce lieu un grand peuple. Au souffle régénérateur de la

(1) Garcilaso de la Vega, *Comentarios Reales*, 1^{re} Part. Lib. III, Cap. 20.

(2) Marmontel, parlant de Pétonnement d'Alonzo de Molina, lorsqu'il arriva au Cuzco, s'exprime ainsi : « Le temple du Soleil, le palais du monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominait la ville et qui la protégeait, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandaient en abondance les eaux vives et salutaires, l'étendue et la magnificence des places qui la décoraient, ces monuments, dont ils ne reste plus que de déplorables ruines, le frappaient d'admiration. » (*Les Incas*, chap. 30.)

civilisation née de son cerveau, ce peuple étendra, en peu de temps, son empire en tous lieux, embrassant presque toutes les vastes régions de l'Amérique du Sud.

Les hommes supérieurs qui, dans l'enfance fabuleuse des peuples, apparaissent dans l'histoire investis d'un pouvoir surnaturel, qui établissent les dogmes, qui créent une civilisation, qui constituent une nationalité, ne m'ont jamais paru aussi grands que lorsque, le voile du merveilleux une fois écarté, ils se montrent tels qu'ils sont aux regards de la raison, avec le seul éclat de leur génie qui les place si haut au-dessus de leurs contemporains. Les armes humaines ne leur suffisant pas pour lutter et vaincre dans ces siècles reculés, ils eurent recours aux armes célestes en allant jusqu'à se donner eux-mêmes pour des dieux. C'est ainsi que m'apparaît Manco-Capac, grand pontife, grand philosophe, grand législateur, un de ces hommes au génie multiple, qui, dans l'enfance des sociétés, sont envoyés par la Providence, pour jeter les peuples au moule, les animer de leur esprit et leur donner jusqu'à leur nom. Manco-Capac accomplit glorieusement son œuvre de rédemption ; il se fit, comme Mahomet, le prophète d'un nouveau culte ; comme Romulus il fonda un empire, le moralisa comme Confucius, et, en mourant déjà octogénaire, il laissa pour héritage un peuple dont le gouvernement patriarcal, les lois sages, les mœurs vertueuses et laborieuses, sont sans exemple dans les annales des nations antiques.

Douze monarques se succédèrent jusqu'à Huayna-Capac, qui fut le dernier empereur de la dynastie des Incas, et sous le règne duquel l'empire parvint à l'apogée de sa gloire, au point que ce souverain peut être nommé l'Auguste des Péruviens. Plusieurs auteurs, se livrant à une sorte de calcul rétrospectif, au sujet du temps que chaque Inca régna, et de l'âge que la tradition assigne à chacun d'eux, en tirent la conséquence que la ville du Cuzco fut fondée en l'an 1043, et que Manco-Capac mourut en 1088, après 45 ans de règne (1). Huayna-Capac, à sa mort, en 1525, par-

(1) Ces dates sont données par le Dr Mesa, dans *Los Anales del Cuzco*, Tom. I, Pag. 3 et 7. Cependant Lorente, dans son *Histoire du Pérou*, (Pag. 119), cite un manuscrit du XVI^e siècle, d'après lequel Manco-Capac aurait régné 36 ans et serait mort en 1054. Mais le même auteur n'admet pas ces dates, et il est évident que celles du Dr Mesa, si elles ne sont pas tout-à-fait exactes, sont beaucoup plus rapprochées de la vérité, cet écrivain étant un investigateur enthousiaste et très-compétent des antiquités de son pays.

tagea l'empire entre ses deux fils Huascar et Atahualpa⁽¹⁾. Ceux-ci se divisèrent aussitôt, devinrent ennemis mortels, et la guerre civile avec toutes ses horreurs ne tarda pas à ravager le pays. C'est vers l'époque où mourut Huayna-Capac, que parurent sur les côtes du Pérou Pizarre et ses compagnons qui allaient en faire la conquête.

De plus grands malheurs mirent bientôt fin aux discordes des deux frères rivaux. Huascar tombait à Antamarca, assassiné par les ordres secrets de son frère. Ce dernier, peu de temps après, payait de sa vie son fratricide : les nouveaux conquérants l'étranglèrent à Cajamarca, malgré la fabuleuse rançon qu'il donna pour sa vie⁽²⁾. Manco-Inca, jeune frère des précédents et l'unique rejeton de l'illustre famille des Incas qui pût faire valoir des droits au trône, s'enfuit dans les montagnes, cherchant à échapper à la fureur des conquérants. Dans sa retraite, il fut assassiné par un Espagnol auquel il avait donné asile pour le sauver des fureurs des Pizarre⁽³⁾. A partir de ce moment, la dynastie de Manco-Capac disparut complètement, et son peuple eut à supporter le pillage, l'extermination et les ravages qui ont rendu si tristement célèbres les conquêtes des Espagnols dans le Nouveau Monde.

Ce qui plus que toute autre chose semble digne de remarque au sujet de la dynastie des Incas, et qui, selon mon opinion, est sans précédent dans l'histoire, c'est que tous ces souverains avaient conservé dans toute leur vigueur première les maximes et l'esprit du chef de leur race. Tous, profondément imbus des mêmes idées, se présentent dans l'histoire avec un même caractère, tellement qu'on peut dire que dans chaque descendant qui arrivait au trône, c'était son devancier qui revivait. La vie de chacun de ces monarques sous le rapport de l'influence morale qu'elle exerçait sur l'Empire, n'était autre que la continuation de l'existence de son prédécesseur, leur dynastie formant ainsi une série de règnes si intimement liés les uns aux autres que tous ne constituaient en réalité qu'une seule et grande personnalité. Les Incas étaient loin

(1) Pio B. Mesa, *Los Anales del Cuzco*, Tom. II, Pag. 188.

(2) Cette rançon ne consistait en rien de moins qu'en une quantité d'or suffisante pour remplir, jusqu'à la hauteur où pouvait atteindre son bras élevé en l'air, le cachot où il était renfermé. Ce cachot avait vingt-deux pieds de long sur dix-sept de large, et la ligne que l'on avait tracée sur la muraille, était à neuf pieds au-dessus du sol. Ce n'est pas tout : il avait aussi rempli deux fois d'argent une pièce voisine, un peu moins grande que la précédente. (Prescott, *Conquête du Pérou*, chap. 6 et 7.)

(3) Garcilaso de la Vega, *Los Comentarios Reales*, Part. 2, Lib. IV, Cap. 7.

de ressembler à ces fameux aventuriers qui, de nos jours, sans autre mobile que la soif du lucre, sans autres aspirations que celles de leur ambition démesurée, montent à l'assaut du pouvoir suprême, après avoir épuisé dans des guerres fratricides les richesses de leur patrie et versé à flots le sang de leurs concitoyens. Quelle différence, en effet, entre le Pérou de nos jours et celui des jours anciens ! Non que nous prétendions établir une comparaison entre la civilisation actuelle et celle des Incas, ni que nous voulions mettre la culture intellectuelle de ce peuple en parallèle avec la nôtre ; une pareille idée serait une véritable aberration ; mais cela n'empêche pas que nous ne soyons fermement convaincu que pour une époque arriérée, et dans le cercle restreint où se trouvait circonscrite leur vie, les anciens Péruviens étaient déjà arrivés à des conditions de prospérité et de bien-être moral et matériel très-remarquables et même à proportion supérieures à celles qui ont été réalisées par nos Républiques de l'Amérique méridionale, eu égard aux immenses ressources intellectuelles et matérielles que la civilisation de notre grand siècle a mises à leur disposition. Il est certain que ces Républiques, dont l'existence commence à peine, doivent forcément, comme le veut la logique inéluctable de l'histoire, subir les funestes effets de l'instabilité politique, ainsi que les maux qui accompagnent toujours l'enfance des peuples⁽¹⁾. Il est également certain que, par la marche nécessaire des siècles, ces Etats arriveront, à l'ombre bienfaisante de la liberté, à un degré de prospérité et de grandeur auquel, peut-être, jamais nation du globe n'est parvenue. Néanmoins, que de générations s'écouleront encore, que d'obstacles il

(1) Bolívar, le grand homme de l'Amérique, s'exprimait ainsi quelques jours avant sa mort : « L'Amérique est ingouvernable. Ceux qui ont servi la cause de l'indépendance, n'ont fait que labourer dans la mer. Tout ce qui reste à faire aux Américains, c'est d'émigrer. Les constitutions ne sont que sur le papier ; les élections sont des batailles, et la vie est un tourment. Tout est préférable à une lutte sans fin, qui semble s'accroître par sa propre violence. Ces pays tomberont infailliblement dans les mains d'une multitude effrénée, pour passer ensuite dans celles de tyranneaux obscurs de toutes couleurs et de toutes races, couverts de toutes sortes de crimes, et se consumant eux-mêmes par leur propre férocité. S'il était possible qu'une partie du monde retombât dans le chaos primitif, cette période serait la dernière de l'Amérique. »

Bolívar, aigri par les injustices dont il était le témoin et la victime, nous paraît avoir vu trop en noir l'avenir de l'Amérique. Il est vrai que le temps des tyranneaux n'est pas encore passé, mais nous sommes convaincu que l'avenir donnera un démenti aux sombres prévisions du grand patriote.

nous faudra surmonter avant d'atteindre à cette époque lointaine! Il est juste, en attendant, de rendre aux anciens habitants du sol américain l'hommage qui leur est dû pour la stabilité de leur gouvernement, pour la sagesse de leurs lois, pour leurs mœurs pures et laborieuses, pour leurs immenses richesses, qui remplirent le monde d'étonnement et qui étaient le résultat d'une grande prévoyance économique, enfin pour beaucoup d'autres avantages qui contribuèrent à en faire un peuple heureux et puissant, avantages que nous sommes loin de posséder, nous leurs descendants, au sein de notre civilisation moderne tant vantée.

Si nos lecteurs, et surtout nos compatriotes, daignent accueillir avec bienveillance ce travail qui nous a été inspiré par l'unique désir de contribuer, dans la mesure de nos faibles forces, à mieux faire apprécier une nation traitée de barbare par le vulgaire et admirée des savants, tous nos vœux seront alors entièrement comblés (1).

(1) Sous le titre de TRÉSOR DE LA LANGUE DES INCAS, l'auteur prépare la publication complète de ses travaux et recherches sur le quechua. Il a bien voulu consentir à ce qu'*Ollantāi*, qui forme le premier volume de cette publication, fit partie de la COLLECTION LINGUISTIQUE AMÉRICAINE de MM. Maisonneuve et C^e. Les volumes suivants du TRÉSOR contiendraient le *Dictionnaire quechua*, la *Grammaire*, les *Yaravis* ou Chants épiques indiens, et plusieurs drames, tels que *La mort d'Atahualpa*, *Usca-Paucar* et d'autres, qui sont postérieurs à la conquête. Mais comme des publications de ce genre imposent de grands sacrifices et entraînent des difficultés sérieuses, l'accueil que le public fera à ce premier volume décidera de la suite.

CHAPITRE PREMIER.

PERSONNAGES DU DRAME. — LEUR CARACTÈRE HISTORIQUE. — ÉTYMOLOGIE DE LEURS NOMS.

Avant d'entrer de plain pied dans l'examen du drame, il est indispensable que nous nous occupions des personnages qui y figurent. Nous obtiendrons ainsi, dès le début, une vive lumière qui nous permettra d'apprécier, comme il convient, l'époque où l'action se passe et celle où l'ouvrage a été composé. Afin que les noms quechuas conservassent autant que possible leur prononciation naturelle, nous les avons écrits en français, de façon à les rapprocher, du mieux que nous avons pu, de leur prononciation originaire. Il en est plusieurs que nous avons traduits, parce qu'ayant une signification propre, ils sont dans le drame un sujet de nombreux jeux de mots qui eussent été intraduisibles pour nous et incompréhensibles à nos lecteurs, si nous n'avions eu recours à cet expédient.

OLLANTAÏ. — Ollantay (1).

Au nord-est de la ville du Cuzco, à sept lieues environ de distance, on rencontre la ville d'Urubamba, capitale de la province du même nom. C'est dans cette province que se trouvent les célèbres ruines d'Ollantai-Tambo (Manoir, château d'Ollanta), qui, du haut d'une éminence,

(1) Nous écrivons généralement les noms propres avec l'orthographe que nous avons adoptée pour le français, et qui rend aussi exactement que possible la manière dont ces noms se prononcent au Pérou, quand on parle espagnol. Ainsi, pour *Yupanki*, nous écrivons *Youpanqui*. Mais quand il s'agit d'explications philologiques, nous sommes obligés d'écrire ces noms avec les caractères de notre alphabet phonétique, ces explications s'adressant principalement aux philologues, que nous supposons devoir prendre connaissance de notre alphabet. C'est, au reste, ce que devront faire aussi tous les autres lecteurs qui seront désireux de comprendre nos explications philologiques au sujet de ces noms pour déterminer le caractère des personnages du drame. (Voyez notre chapitre sur la phonétique.)